

# « Moi, j'ai envie d'aller là ! » :

## dans l'univers de Kitty Crowther

PROPOS RECUEILLIS PAR MARINE PLANCHE ET CHRISTOPHE PATRIS

Nous avons déjà rencontré Kitty Crowther en 2009, à l'occasion de la parution de l'album *Annie du Lac*. Chacun des ouvrages réalisés après ce chef-d'œuvre, qui lui valut le prix Baobab, n'a depuis fait que confirmer un peu plus les révolutions narratives, graphiques et chromatiques entreprises par l'auteure. À l'occasion de cette nouvelle rencontre, nous avons souhaité aborder avec elle cette deuxième partie de son œuvre, sans cesse entre rupture et continuité esthétique.

© Kitty Crowther.



**En 2009, vous remportez le Prix Baobab pour *Annie du Lac*, qui nous semble entamer une nouvelle étape dans votre travail : des thèmes plus psychanalytiques, l'importance de la maternité...**

Ces histoires sont fortement liées au folklore et à la sagesse populaire. Le fait que je sois à moitié anglaise et suédoise joue un rôle important. J'ai beaucoup lu et entendu, et même si je ne m'en souviens pas toujours, j'ai l'impression que le corps, lui, se le rappelle. Au moment d'écrire ou de dessiner, il y a des choses qui se mettent en place sans que je ne le décide. Pour *Annie du Lac*, le chemin fut, curieusement, laborieux. À partir du moment où m'est venue l'idée de l'album, il m'a fallu sept ans pour le réaliser.

**Comment avez-vous présenté cette histoire à votre éditrice ?**

J'ai commencé à travailler avec Christiane Germain, mon éditrice chez Pastel, lorsque j'avais 24 ans. Une relation de fidélité s'est installée entre nous, qui lui a permis de faire confiance à mon intuition.

Nous avons formé un vrai tandem pendant quinze ans, qui se poursuit aujourd'hui avec Odile Josselin. J'ai toujours aimé les histoires étranges, avec de nombreuses « couches », et qui soient à la fois sombres et très lumineuses. J'essaie par tous les moyens d'avoir une littérature forte et de ne pas tricher avec cela, de ne pas vouloir que ce soit joli, mignon, adorable, avec uniquement des arcs-en-ciel, du rose et des paillettes. La vie, ce n'est pas cela.

**Vous y montrez une scène de suicide, très inhabituelle dans les albums pour enfants.**

Pour cette scène, j'ai été fort marquée par l'héroïne du film *La Leçon de piano* de Jane Campion, cette femme en robe noire, corsetée comme si elle était en deuil de quelque chose. La séquence où elle est tentée de se laisser emporter dans l'eau, attachée à son piano, je l'ai trouvée d'une grande beauté et extrêmement audacieuse. Mais cette image d'Annie qui se jette dans le lac, c'est la dernière chose que voient les enfants, car ils savent que c'est

↙ ↘ *Annie du lac*, L'École des loisirs-Pastel, 2009.



une histoire qui leur est racontée. Eux disent : « Ah oui, l'histoire avec les trois géants ! » Alors que l'adulte va dire : « Ah oui, l'histoire de la femme qui se jette dans l'eau... ». Il s'agit vraiment d'une projection d'adulte.

**Vous faites dire à Annie : « Les femmes géantes, comme tout le monde le sait, se trouvent dans les mers, les hommes eux préfèrent le calme et la tranquillité des lacs ». On est dans quelque chose de renversé par rapport à l'image commune.**

J'ai grandi avec les livres de Fifi Brindacier. En tant que femme, j'ai besoin de modèles d'héroïnes fortes, à l'opposé de ces images des mannequins maigres et photoshopés dans les publicités. Cette représentation de la petite fille objet, c'est scandaleux, nous sommes responsables de cela. J'ai vraiment pris le parti de dessiner des personnages féminins qui ne soient ni tout à fait jolies, ni tout à fait laides, mais qui soient puissantes. Petite fille, j'avais des appareils auditifs, des lunettes, un appareil dentaire... Je n'étais pas comme Martine dans les livres. C'est pourquoi j'aimais par exemple beaucoup *La Petite fille aux allumettes* de Tomi Ungerer : elle non plus n'est pas très séduisante, mais en essayant de trouver son chemin, elle est tellement puissante... De manière consciente et inconsciente, j'essaie moi aussi de transmettre cela aux enfants. Aujourd'hui, lorsque je dessine des contes, je m'interroge sur l'inclusion de personnes étrangères, la couleur de peau des personnages. Ce n'est pas une stratégie commerciale, c'est une vraie question : si j'étais d'origine asiatique, dans un pays avec très peu de littérature représentant ma couleur de peau, je m'interrogerais sur mon identité.

**Vos personnages féminins sont toujours en mouvement, comme si elles voulaient toujours aller ailleurs que là où elles sont.**

Tout à fait. Mes histoires sont souvent des voyages initiatiques. Il doit y avoir un passage d'un état à un autre, comme dans *Le Jardin secret* de Frances Hodgson Burnett, sinon il n'y a pas réellement d'histoire.

**En 2008, vous avez également illustré les *Petits Poèmes pour passer le temps* de Carl Norac. Comment travaillez-vous cette notion du temps qui passe ?**

Lorsque je dessine une chaise, je ne peux m'empêcher de m'interroger : qui s'est assis là ? Et qui va s'y asseoir ? La représentation de l'objet porte en elle à la fois une présence et une absence. Lorsque Léon Spilliaert, un peintre belge que j'aime beaucoup, peint un bol, celui-ci contient l'idée de ce qui est dedans et ce qui n'y est pas. M'interroger sur ce qui va ou ne va pas arriver est un des principaux moteurs de mon travail. C'est pour cette raison que j'aime les outils simples que sont le papier et le trait, car si je commence à tracer une ligne, je peux calculer le temps qui passe d'un point à un autre. Dans ce qui en apparence n'est qu'un trait, j'ai également mis d'autres choses.

**Quel est votre rapport à la poésie ?**

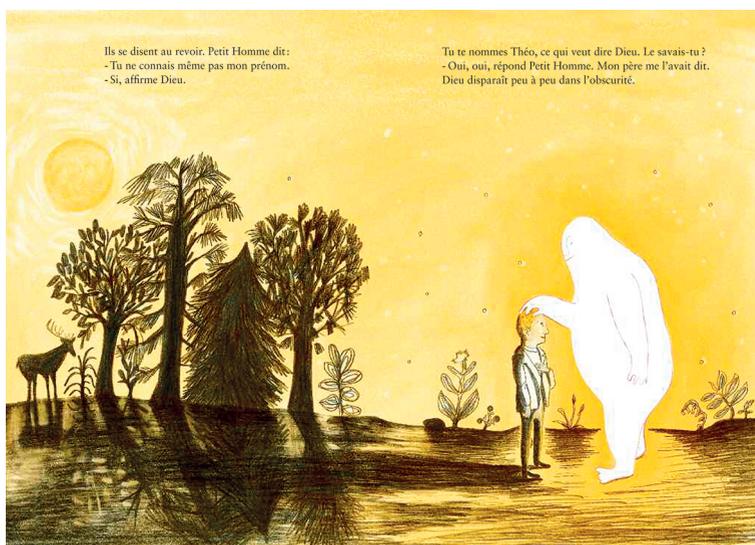
J'ai participé au jury de la Petite Fureur, un concours belge pour les enfants. Malheureusement, la remise des prix a dû être annulée en raison du Covid-19. J'ai donc écrit une lettre à chaque enfant pour dire ce que je voyais dans son travail. Parmi eux, deux enfants ont réalisé un petit livre sublime. Dans ma lettre j'ai essayé de leur dire que j'entendais leur voix entre les phrases, presque entre les traits. Ça me passionnerait de pouvoir écrire de la poésie, mais pour l'instant je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à avoir cette grâce que je trouve follement aguichante. Carl Norac est un ami proche, avec qui je parle beaucoup de littérature. Je lui envoie souvent des petits textes poétiques pour savoir ce qu'il en pense. Il adore me lire, il est super gentil. Mais je crois qu'on va attendre encore un peu !

**Vous avez ensuite publié *Le Petit Homme et Dieu. Il y a des parallèles forts avec Annie du Lac : l'étang, la baignade, le rapport au père et celui à la mère... Comment avez-vous conçu ce personnage ?***

Je tenais à représenter Dieu de manière animiste. Au cours de la création de cet album, j'ai été fort marquée par les films de Miyazaki. Quelle ouverture d'esprit, quelle douceur, quel respect vis-à-vis des croyances et de la nature en général...



↑  
Petits poèmes pour passer le temps,  
texte de Carl Norac, Didier Jeunesse, 2008.



↑  
Le Petit homme et Dieu, L'École des loisirs-Pastel, 2010.

Moi, je n'ai pas de religion, mais je crois en tout ce que je ne vois pas. La vie et la nature peuvent être tellement magiques... Essayer de lire la physique quantique, c'est comme prendre une douche de cerveau, on se dit qu'on ne comprend rien, mais ce n'est pas grave, c'est tellement bon ! J'ai donc énormément de respect pour les croyances, mais pas pour les dogmes. En religion, il faut avoir beaucoup d'humour, sinon ce n'est pas possible ! Mon interprète et traductrice japonaise, lorsque je lui ai demandé combien de divinités il y avait dans le shintoïsme, m'a répondu que de nouveaux dieux étaient créés tous les jours ! Si vous avez par exemple une petite théière qui vous a été précieuse et utile pendant toute votre vie, qu'elle vous a accompagné dans les moments difficiles, vous pouvez décider, si elle se brise, qu'elle devienne un dieu. Vous lui concevez un petit autel avec des fleurs, des bougies... J'aimais beaucoup cette idée, et c'est pourquoi j'ai dessiné Dieu comme un réceptacle. Il est vide, nous pouvons y mettre ce que nous voulons. Au début, il prend de nombreuses formes, comme Barbapapa, il prend même l'apparence du père du petit homme...

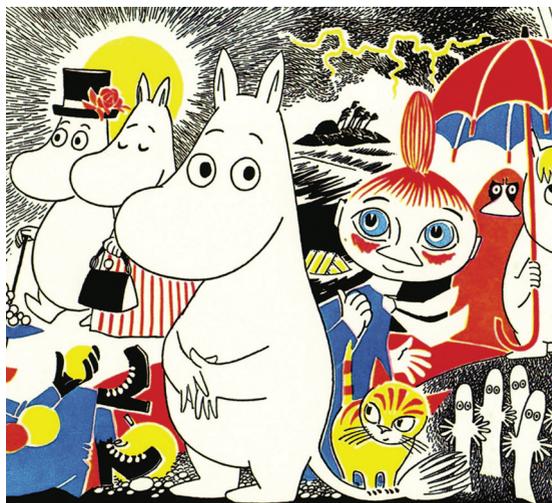
**La figure du père semble d'ailleurs renvoyer à celle de la mère d'Annie.**

Lorsque nous naissons, nous sommes forcément projetés dans une figure de triangle, entre le père et la mère. Dès le départ, dans mes albums, j'ai pourtant préféré prendre le parti de créer des binômes. J'ai été fort influencée par la lecture de livres pour enfants suédois montrant des familles divorcées, avec deux mères ou deux pères... Mais même lorsqu'il y a deux parents, les histoires tournent souvent autour de binômes.

J'ai dédié ce livre à mon fils, Théodore. Il ressemble beaucoup à son papa, et je me suis demandé comment on faisait pour grandir à côté d'un dieu. Comment trouver sa voie au côté d'un père qui serait par exemple très puissant, cultivé, talentueux ou dominateur... À l'inverse, il y a des pères qui s'écrasent symboliquement pour que l'enfant puisse se sentir grand. J'adore observer dans les parcs les papas qui, poussés par leurs petits enfants, tombent en criant « Aah, mais tu es tellement fort ! »...



↑ Poka & Mine : Au musée, L'École des loisirs-Pastel, 2006.



↑ Les Moomins de Tove Jansson

### Travaillez-vous simultanément sur plusieurs livres ?

Non, je travaille chaque histoire l'une après l'autre. Je n'arrive pas à concevoir plusieurs albums en même temps. Pour moi, c'est comme une immersion. Je vois beaucoup de parallèles entre la figure de l'eau et la création. D'une part parce que je suis malentendante et que lorsqu'on est sous l'eau, on est au même niveau que les autres. Ensuite parce qu'être sous l'eau, c'est notre rapport primaire à la vie, à nos croyances. En immersion, nous voyons des choses apparaître petit à petit, comme si nous nous en approchions et que nous apprenions à les connaître plus distinctement. J'ai besoin que tout soit possible, expérimental. J'adore prendre des chemins de traverse, quitte à ne pas comprendre ce que je fais. J'adore avancer dans l'invisible.

### Au même moment vous alternez avec la série Poka et Mine, des livres plus légers avec un binôme de deux petits insectes. D'où est venue l'envie de faire cette série ?

Après la publication de *L'Enfant Racine*, un éditeur hollandais m'a appelée en me demandant « si j'allais bien ». Il trouvait que je faisais des choses assez sombres, alors que j'aime la vie, la vie de tous les jours avec ses moments un peu magiques. À la même époque, mon père m'avait suggéré de

commencer une série. J'observais des petits événements de la vie de mes enfants, des petites victoires qui paraissaient bénignes mais qui pour eux devenaient immenses. J'ai eu envie de parler de cela. Je me suis alors souvenue des magnifiques albums d'*Ernest et Célestine*. La tendresse, c'est une des choses les plus difficile à dessiner. J'avais aussi en tête *Moomin* de Tove Jansson, avec cet incroyable esprit de tolérance... Ce devrait être des livres obligatoires pour les parents ! J'ai donc décidé de créer deux personnages. J'aurais pu imaginer des chats ou des chiens, mais ça ne venait pas naturellement. Je cherchais un défi. C'est une époque où je m'intéressais beaucoup aux insectes, je lisais beaucoup de livres, je trouvais ça passionnant. Je voulais que les enfants ne soient pas dégoûtés par les insectes. J'ai pris le parti de ne pas leur dessiner de bouche, je trouvais intéressant d'exprimer les émotions de l'intérieur.

### Vous n'en avez plus publié depuis quelques années. Le fait que vos enfants aient grandi serait-il une explication ?

C'est vrai, et pourtant c'est extrêmement agréable d'y revenir et de passer du temps avec eux. J'ai deux garçons, donc Mine est un peu comme ma fille. « Le cinéma » a clairement été inspiré d'une histoire de mon plus jeune fils, Elias, qui m'a tel-

lement fait rire qu'il fallait que je fasse un livre sur le cinéma, mais où Poka et Mine n'iraient jamais au cinéma. J'aime beaucoup faire des livres dont le titre n'a rien à voir avec l'histoire.

**En 2010 vous avez reçu le prix Astrid Lindgren. A-t-il marqué un grand changement dans votre vie ?**

Oui, ça a été extraordinaire. C'est un peu comme gagner au loto, mais grâce à son travail. Ça m'a donné une force terrible. Beaucoup de gens se sont soudain intéressés à ce que je faisais. Et pour moi qui suis à moitié suédoise, ce fut très émouvant de voir tout un pays se soulever pour vous accueillir et où la reine vous remet le prix en personne. Les Suédois ont un tel respect pour l'enfant et la littérature jeunesse, c'est impressionnant. Et Astrid Lindgren y est pour beaucoup ! Imaginer qu'un auteur pour la jeunesse a le pouvoir d'agir sur toute une génération, rien que par ses mots et ses pensées, c'est colossal !

**Votre rapport à la Suède s'amplifie deux ans plus tard avec *Lutin Veille*, où vous illustrez un conte d'Astrid Lindgren, paru d'abord en suédois, puis traduit en français.**

C'était très impressionnant de voir mon nom figurer à côté de celui de cette grande dame ! La maison d'édition suédoise, Rabén & Sjögren, qui gère les livres d'Astrid Lindgren, a retrouvé ce manuscrit dans le fond d'une armoire, en Allemagne. Il est inspiré d'un poème suédois très célèbre de Viktor Rydberg - «Tomten» - qui parle du crissement de la neige, du bruit des pas... Le lutin y est un esprit qui prend soin de la maison sous laquelle il vit. En échange, les habitants lui laissent un peu de nourriture, mais si on ne s'occupe pas de lui, tout va de travers. J'ai par la suite continué de travailler en Suède. Le président du prix Astrid Lindgren, Erik Titusson, devenu un ami, m'a proposé d'éditer *Petites Histoires de Nuit*, sans doute mon histoire la plus suédoise, que j'ai réalisé directement avec lui. Il en va de même pour *La Cavale*. C'est pour moi très agréable d'avoir deux maisons, même si cela peut inquiéter Pastel. Travailler avec d'autres graphistes, d'autres manières de penser, c'est très ressourçant. Tout ce que j'apprends là-bas, je l'amène ici, et inversement. C'est un vrai dialogue.

**Est-ce que tout ce que vous créez finit par être publié ?**

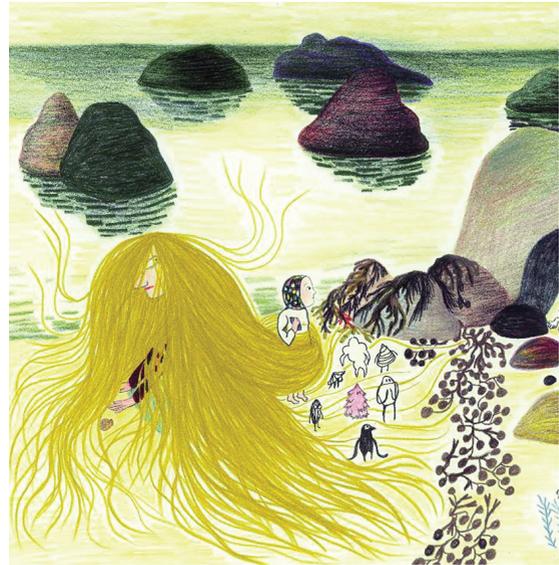
Il y a eu un moment où beaucoup d'histoires sont arrivées. C'était peut-être lié au fait que je n'entendais pas bien et que j'étais dans une grande solitude. Comme je n'étais pas toujours sûre de bien comprendre ce que l'on me disait, j'ai appris à observer les signes, les expressions. Cette habileté d'observation m'a permis d'aller au-delà des apparences, de lire les corps, les attitudes. Je me suis ainsi remplie de personnages et d'histoires, j'avais une tête extrêmement bavarde qui était en permanence en dialogue. Certaines de ces histoires n'ont pas vu le jour. Ça m'a rendue triste ! C'était comme une file de gens qui attendaient derrière la porte. J'ai dû accepter de m'occuper d'une seule histoire à la fois. Tout raconte une histoire, il suffit de regarder autour de soi. Les enfants dans les classes me demandent comment je fais pour écrire. Je leur réponds : et vous, comment vous faites pour jouer ? C'est la même énergie. J'aime beaucoup le mot inspiration. Il y a des jours où tout est fluide, où tout coule.

**Mère Méduse revient à la question de la maternité. Il s'adresse peut-être autant aux enfants qu'aux mères ?**

Je ne ciblerai jamais de manière précise un public. Dans les livres pour enfants, il y a vraiment de la place pour tout le monde, c'est en cela qu'ils sont formidables. Cet album est né de ma fascination pour la figure mythologique de Méduse, dont il existe deux versions. Méduse travaillait pour Athéna et devait être vierge. Dans la première version, Poseidon séduit Méduse, et Athéna, furieuse, se vengera sur Méduse et ses deux sœurs en les transformant. Avec leurs chevelures devenues des serpents, et un regard pétrifiant celui qui s'y plonge, elles sont désormais privées d'aimer, puisque la relation commence généralement par un regard. Dans la deuxième version, Méduse est violée. C'est encore aujourd'hui le cas d'une femme sur trois dans le monde. Je trouvais donc intéressant d'analyser la relation d'une mère fracassée avec son enfant. Toutes ces femmes mises au ban de la société, humiliées, détruites, dont les enfants peuvent parfois se révéler étonnamment solaires. J'étais également fascinée par les



↑  
Margot la folle, Pieter Bruegel l'Ancien, vers 1563, musée Mayer van den Bergh, Anvers.



↑  
Mère Méduse, L'École des loisirs-Pastel, 2014.

*Lettres à ma fille* de Calamity Jane, elle aussi une femme meurtrie, prostituée à 14 ans, qui n'a pas pu garder ses enfants... Je me suis demandé ce que cela signifiait de vivre auprès d'une femme qui est presque dangereuse. Elle aime sa fille, mais elle ne sait pas comment faire. Elles vont apprendre à s'aimer l'une l'autre. Enfin, j'étais intéressée par le thème des cheveux, qui portent en eux la notion de temps qui passe, l'histoire intime de la personne qui les porte.

#### **Pensez-vous à l'âge de vos lecteurs au moment de créer une histoire ?**

Non. Je dois avoir un programme dans la tête qui instinctivement s'adresse aux enfants. Mais ça reste vague, car un enfant n'est pas l'autre. J'ai par exemple un jour rencontré une petite fille de deux ans qui était folle d'*Annie du Lac*.

#### **À l'image du suicide d'Annie, il y a également une scène très surprenante dans *Mère Méduse*, qui est celle de l'accouchement.**

(Elle rit et mime un trait fait au stylo). Alors ça, c'est fait... J'ai été fort inspirée par les images médiévales qui montrent beaucoup de choses, comme par exemple l'enfantement de Jésus... Il y a toute une imagerie qui n'a pas été faite pour

les enfants, mais qui leur est accessible. Je trouvais intéressant d'arriver à montrer sans montrer, j'avais envie de lever un pan du voile, du mystère.

**De manière générale il y a une influence flamande, avec l'esthétique symboliste de la chevelure, un tableau de groupes de personnages faisant penser aux masques du peintre James Ensor, l'avancée guerrière de *Mère Méduse* n'est pas sans rappeler *Margot la Folle* de Bruegel...**

Je suis une très grande fan d'Ensor, donc il y a clairement une influence. Je ne suis par contre pas très familière du tableau de Bruegel, si ce n'est par l'interprétation qu'en a proposé Carll Kneut. Mais la culture flamande est en effet très présente en moi. Ensor et Spilliaert sont mes deux peintres favoris, avec Jan Van Eyck. C'est très intéressant de pouvoir distiller cela dans mes images, que certaines personnes les décèlent et d'autres pas. C'est très jouissif de laisser, de ci de là, des symboles.

#### **Vous avez consacré un album au peintre néerlandais Jan Toorop. Comment s'est-il fait ?**

Une maison d'édition néerlandaise, Leopold, propose en partenariat avec le Gemeentemuseum à La Haye des livres sur des artistes. Un auteur



↑

Jan Toorop – *Le Chant du temps, Versant sud*, 2016.

s'empare de l'univers d'un peintre pour proposer un livre, non pas avec un point de vue pédagogique, mais personnel. En faisant des recherches sur Toorop, j'ai découvert des liens troublants avec mon propre parcours. Sa femme était anglaise, il a fait des études à Anvers, à Amsterdam... Surtout : mes parents avaient une maison sur une presqu'île en Hollande, un paysage que Toorop a beaucoup peint. Rien que pour honorer la plage et la mer de mon enfance, j'ai décidé de faire ce livre.

**Farwest, votre dernier album publié, est un livre particulier, parce que vous n'en êtes pas l'auteur, vous illustrez le texte de Peter Elliott. L'univers est lui aussi très différent en terme d'espace. C'est le Nouveau monde !**

Oui, complètement ! Jusque-là, je trouvais certains des livres de Peter trop construits, ça se voulait trop « une histoire pour les enfants ». Il faut être le plus sincère et proche de soi-même possible pour être dans une vérité. Nous échangeons beaucoup de mails, et je trouvais les messages de Peter très beaux à lire. Je l'ai encouragé à poursuivre dans cette voie-là. Il m'a alors envoyé *Far west*, qui s'appelait à l'époque *Qui va à la chasse perd sa place*, juste pour me demander mon avis. Je l'ai trouvé

tellement bien, que j'ai accepté de l'illustrer, même si je limite généralement le travail de collaboration, je préfère travailler mes propres textes. Nous l'avons réalisé dans le contexte de l'élection de Trump. Il y avait ce racisme incroyable. J'ai donc proposé à Peter de situer l'histoire dans le Far West. J'ai regardé beaucoup de vieux westerns en technicolor, notamment pour les paysages. Je me suis aussi prise de passion pour Max Fleisher, l'auteur de Betty Boop, qui a fait une série avec Coco le clown, duquel je me suis directement inspirée. En s'en allant, le cow-boy de *Farwest* serait-il remplacé par un Indien ? Un Afro-Américain ? Un Chinois ? C'est alors que Coco m'est apparu, comme un Emoji, dans l'esprit Smiley, lié au soleil. J'ai aussi beaucoup pensé au *Voyage d'Oregon* de Rascal et Louis Joos, sublime histoire de ce clown qui va délivrer un ours et qui traverse les plaines des États-Unis. À la fin il enlève son maquillage et on découvre qu'il est noir. C'est bouleversant. Le personnage qui remplace ensuite Coco, Rosa, fait référence à Rosa Parks, car il s'agit d'une histoire de « place ». Cette terre où avant les pionniers il y avait les Indiens, et avant eux les Vikings... Rien n'appartient à un peuple, tout circule.

Ce matin, il faisait beau. J'ai annoncé: Je vais à la chasse!

Et je suis sorti  
en saluant Jeff et Jim, suivi de mon chien Jonas.



↑

Farwest, texte de Peter Elliott, L'École des loisirs-Pastel, 2018.

**C'est un sujet très sérieux, mais c'est aussi votre livre le plus drôle. C'est une piste que vous voudriez développer à l'avenir ?**

C'est avant tout l'univers de Peter, mais je pense qu'il va s'entremêler avec le mien. J'ai fait beaucoup de gravure à l'académie d'Ixelles, où je développais un univers beaucoup plus étrange, féroce, rock, grimaçant, sombre... ça me permettait d'extérioriser beaucoup de choses. Parallèlement, je concevais des albums pour enfants comme je pensais que ça devait se faire, de manière classique, avec un trait à l'encre, de l'aquarelle... Pour moi c'était ça, l'illustration. J'ai ensuite commencé à faire des dessins beaucoup plus étranges, que je montrais dans des expositions. Comme cette affiche pour le Lieu Unique, à Nantes (voir p.107). commandée par les géniaux graphistes HELMO. Je pense que c'est avec *Mère Méduse* que ces personnages font irruption dans mes albums. C'est encore plus flagrant dans *Farwest*. Il y aura toujours des livres plus joyeux, d'autres plus sombres. Mais j'aime le fait de ne pas savoir à l'avance. J'ai toujours été fascinée par le tra-

vail de Nadja, une artiste comme en forme d'étoile, avec chaque branche qui explorerait un domaine : la bande dessinée, la peinture, la céramique... Mais il s'agit toujours de la même personne.

**Est-ce qu'il faut parler dans les livres pour enfants du désordre, du bruit, de la fureur du monde ?**

Je pense que s'il y a une véritable sincérité dans l'histoire, tout peut être raconté. Quand Maurice Sendak a publié *Max et les maximonstres* dans les années 1960, c'était un vrai choc, alors qu'aujourd'hui il nous semble presque classique ! Il faut éviter tout jugement hâtif et indélicat, et lorsqu'on dit qu'un livre est bon ou mauvais, il faut se demander pour qui il est bon. Mais la magie, la grâce ou l'intelligence peuvent accompagner n'importe quelle histoire, si elle est bien pensée, si elle vient d'un véritable endroit. Moi qui suis malentendante, j'ai toujours rêvé de faire un livre sur ce sujet, mais j'en suis incapable. Je ne pourrais pas en parler de manière frontale.

### La Cavale est votre dernier livre publié à ce jour.

Pour les *Petites histoires de nuit*, j'avais demandé à Erik Titusson si Ulf Stark accepterait de l'écrire en suédois. Je savais que c'était un merveilleux raconteur, je lui ai donc lu l'histoire en français, bien qu'il ne le comprenne pas, pour qu'il entende la musicalité du texte. C'était passionnant de voir ses réactions. Ça faisait un moment que nous voulions travailler ensemble. Il m'avait ensuite proposé un projet d'album qui n'a pas abouti, puis est arrivée cette histoire de cavale. Malheureusement, Ulf est décédé avant de voir le travail terminé.

### Qu'en sera-t-il de votre prochain livre ?

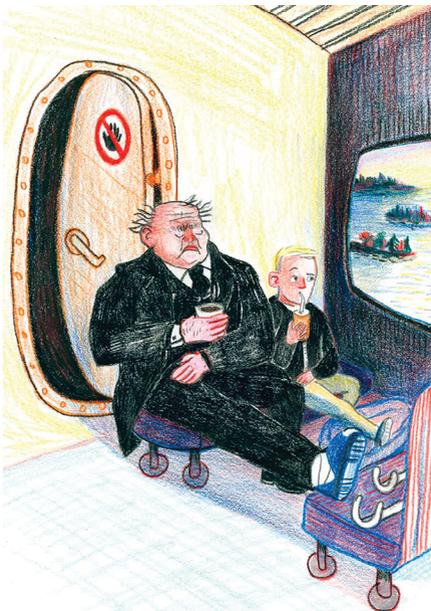
Il s'appellera *Je veux un chien (et peu importe lequel)*. Il aurait dû paraître cet automne, mais a été repoussé au mois de mars 2021 à cause du coronavirus. C'est un livre que je porte depuis longtemps. J'ai très peur des chiens, je pensais que leur consacrer un album serait une bonne façon pour dompter ma peur. Je les ai donc beaucoup observés et dessinés. Le livre raconte l'histoire d'une petite fille qui naît dans un milieu assez aisé. Elle veut absolument avoir un chien car un

club de filles assez pestes de son école organise des petite fêtes le week-end où l'on ne peut venir qu'accompagnée d'un chien. Chaque matin elle implore sa maman, mais celle-ci refuse, avant de finalement craquer. Elles se rendent dans un refuge et choisissent un chien qui ressemble plus à un mouton qu'à un chien... Je ne vous en dis pas plus ! Il fera 56 pages et il y aura du fluo orange, beaucoup de couleurs. L'idée de départ, c'est cette histoire classique d'avoir le dernier accessoire à la mode pour être accepté.

**Quand on regarde vos albums de manière chronologique, on voit la couleur monter, jusqu'au technicolor au crayon de couleur dans *Farwest*. On est saisi par ce feu d'artifice de couleurs.**

J'aime énormément la couleur. J'ai réalisé une exposition en Suède, dans le musée de l'Aquarelle, près de Göteborg. Lorsque mon éditrice Odile, venue pour l'occasion, a découvert le décor, elle a eu l'impression de se retrouver dans l'univers chromatique de *Mère Méduse*. Ce qui est passionnant, c'est de se représenter chaque couleur comme un son, et d'imaginer les liens entre eux. Il y a des demi-tons, des tons francs, des tons

↓ *La Cavale*, texte d'Ulf Stark, L'École des loisirs-Pastel, 2019.



↓ *Petites histoires de nuits*, L'École des loisirs-Pastel, 2017.



forts... Qu'est-ce qui se passe si j'ajoute ou retire cette couleur-là ? Comment l'œil se déplace-t-il dans l'image ? Je trouve de plus en plus fascinant de travailler à la couleur. J'utilise les mêmes outils que les enfants, et je fais une sorte de tricotage de teintes, qui prend forme et devient vivant – dans le sens où je finis par croire à ce que je représente.

### Et pourquoi les crayons de couleur ? Pour la simplicité de l'outil ?

L'aquarelle nécessite toute une technique de séchage qui prend du temps. Ensuite, j'adore donner l'impression de réaliser quelque chose d'extrêmement simple. Dessiner au crayon c'est un peu comme faire de la broderie, c'est très relaxant. La tête continue de se raconter des choses lorsqu'on dessine. Dessiner des cheveux, c'est ajouter beaucoup de couches de traits. D'autres choses finissent par se raconter ensuite parmi ces couches.

### Sur les salons, vous attirez les enfants, mais aussi les adolescents et les jeunes adultes.

C'est agréable de pouvoir toucher un large public. J'ai animé un atelier pendant quatre jours avec des adolescents, à Rodez. Ils étaient près de 40, entre 14 et 18 ans. Une fois gagnée leur confiance, ça a été extraordinaire ! J'avais proposé d'être accompagnée d'une chorégraphe. J'aime combiner la danse et le dessin dans mes ateliers, par le biais du jeu. Lorsque le corps se met en mouvement, l'émotion se déplace, se délie. On ne reste pas devant une feuille, comme à l'école, où il faut faire attention à ne pas dépasser.

### Quel est votre rapport aux réseaux sociaux ? Les utilisez-vous pour montrer votre travail en train de se faire ?

Je trouve intéressant de montrer des choses dont les gens n'ont pas l'habitude. Par exemple, les performances de danse et de dessin, de dessin en direct ou en public... Ou les coéditions, les traductions. J'ai enseigné au Japon, en Corée, en Irlande, en Finlande, en France, en Espagne, en Colombie... C'est beau de voir des gens qui continuent de vous suivre malgré la distance. Mais je n'aime pas trop montrer mon travail lorsque je suis en période de création. Il faut trouver le bon équilibre. Mais c'est beau de voir le travail des autres. Je suis curieuse de tout. Je suis chronophage d'images !

### Finalement, quel est votre projet quand vous faites des livres pour les enfants ?

C'est une réponse qui change d'année en année... Je me souviens tellement bien des livres qui m'ont marquée quand j'étais petite. D'une certaine façon, j'ai envie de remercier et de rendre cela. Mon envie profonde c'est de pouvoir emmener les gens quelque part, et qu'ils puissent en revenir avec quelque chose, comme lorsqu'on part en voyage. Je me souviendrai toujours d'un enfant, il devait avoir quatre ans, qui aimait beaucoup *Moi et rien*, un livre qu'on pourrait pourtant qualifier de difficile. Sa maman me disait qu'elle devait le lui raconter tous les soirs. Il m'a fait le plus beau compliment que j'aie jamais reçu. Il m'a dit, en montrant le livre : « Moi, j'ai envie d'aller là ! ». Je suis très heureuse de ça. ●



Retrouvez l'interview réalisé en 2009 par Nathalie Beau dans le cadre des « Visiteurs du soir » sous forme audio avec ce QRCode

ou au format PDF, extrait de notre hors-série *Secrets d'illustrateurs* en suivant ce lien : <https://c.bnf.fr/KhL>

Retrouvez Kitty Crowther sur Instagram et Pinterest

Instagram : [kittycrowther](https://www.instagram.com/kittycrowther)

Pinterest : [kittycrowther](https://www.pinterest.com/kittycrowther)

→

Affiche réalisée pour la saison 13-14 du Lieu Unique de Nantes.

